

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

La Philosophie De L'Histoire

Bazin

Genève, 1765

Chapitre LII. Des Premiers Peuples Qui Ecrivirent L'Histoire, Et Des Fables
Des Premiers Historiens.

urn:nbn:de:gbv:45:1-71

CHAPITRE LII.

DES PREMIERS PEUPLES

QUI ECRIVIRENT L'HISTOIRE,

ET DES FABLES

DES PREMIERS HISTORIENS.

Il est incontestable que les plus anciennes annales du monde sont celles de la Chine. Ces annales se suivent sans interruption toutes circonstanciées, toutes sages, sans aucun mélange de merveilleux, toutes appuyées sur des observations astronomiques depuis quatre mille cent cinquante-deux ans. Elles remontent encor à plusieurs siècles au delà sans dates précises à la vérité, mais avec cette vraisemblance qui semble approcher de la certitude. Il est bien probable que des nations puissantes, telles que les Indiens, les Egyptiens, les Caldéens, les Syriens qui avaient de grandes villes, avaient aussi des annales.

QUI ECRIVIRENT L'HIST. &c. 367

Les peuples errans doivent être les derniers qui ayent écrit, parce qu'ils ont moins de moyens que les autres d'avoir des archives & de les conserver, parce qu'ils ont peu de besoins, peu de loix, peu d'événemens, qu'ils ne sont occupés que d'une subsistance précaire, & qu'une tradition orale leur suffit. Une bourgade n'eut jamais d'histoire, un peuple errant encor moins, une simple ville très-rarement.

L'histoire d'une nation ne peut jamais être écrite que fort tard; on commence par quelques registres très-sommaires, qui sont conservés autant qu'ils peuvent l'être dans un temple ou dans une citadelle. Une guerre malheureuse détruit souvent ces annales, & il faut recommencer vingt fois comme des fourmis dont on a foulé aux pieds l'habitation; ce n'est qu'au bout de plusieurs siècles qu'une histoire un peu détaillée peut succéder à ces registres informes, & cette première histoire est toujours mêlée d'un faux merveilleux, par lequel on veut remplacer la vérité qui manque. Ainsi les Grecs n'eurent



leur Hérodote que dans la quatre-vingtième Olympiade, plus de mille ans après la première époque rapportée dans les marbres de Paros. Fabius Pictor, le plus ancien historien des Romains, n'écrivit que du temps de la seconde guerre contre Carthage, environ 540 ans après la fondation de Rome.

Or si ces deux nations, les plus spirituelles de la terre, les Grecs & les Romains nos maîtres, ont commencé si tard leur histoire, si nos nations septentrionales n'ont eu aucun historien avant Grégoire de Tours, croira-t-on de bonne foi que des Tartares vagabonds qui dorment sur la neige, ou des Troglodites qui se cachent dans des cavernes, ou des Arabes errans & voleurs, qui errent dans des montagnes de fable, ayent eu des Thucydides & des Xénophons? peuvent-ils favoir quelque chose de leurs ancêtres? peuvent-ils acquérir quelque connoissance avant d'avoir eu des villes, avant de les avoir habitées, avant d'y avoir appelé tous les arts dont ils étaient privés?

Si les Samoyedes, ou les Nazamons, ou

les Esquimaux, venaient nous donner des annales antidatées de plusieurs siècles, remplies des plus étonnans faits d'armes, & d'une suite continuelle de prodiges qui étonnent la nature, ne se moqueroit-on pas de ces pauvres sauvages? Et si quelques personnes amoureuses du merveilleux ou intéressées à le faire croire, donnaient la torture à leur esprit pour rendre ces sottises vraisemblables, ne se moqueroit-on pas de leurs efforts? & s'il joignaient à leur absurdité l'insolence d'affecter du mépris pour les savans, & la cruauté de persécuter ceux qui douteraient, ne seraient-ils pas les plus exécrationnels des hommes? Qu'un Siamois vienne me conter les métamorphoses de Sammonocodom, & qu'il me menace de me brûler si je lui fais des objections, comment dois-je en user avec ce Siamois?

Les historiens Romains nous content à la vérité, que le Dieu Mars fit deux enfans à une Vestale, dans un siècle où l'Italie n'avait point de Vestales, qu'une louve nourrit ces deux enfans au lieu de les dévorer, comme



nous l'avons déjà vu ; que Castor & Pollux combattirent pour les Romains, que Curtius se jeta dans un goufre, & que le goufre se referma ; mais le Sénat de Rome ne condamna jamais à la mort ceux qui douterent de tous ces prodiges : il fut permis d'en rire dans le Capitole.

Il y a dans l'histoire Romaine des événemens très-possibles, qui sont très-peu vraisemblables. Plusieurs savans hommes ont déjà révoqué en doute l'aventure des oyes qui sauvèrent Rome, & celle de Camille qui détruisit entièrement l'armée des Gaulois. La victoire de Camille brille beaucoup, à la vérité, dans Tite-Live ; mais Polibe plus ancien que Tite-Live, & plus homme d'Etat, dit précisément le contraire ; il assure que les Gaulois craignant d'être attaqués par les Vénètes partirent de Rome chargés de butin, après avoir fait la paix avec les Romains. A qui croirons-nous de Tite-Live ou de Polibe ? au moins nous douterons.

Ne douterons-nous pas encor du supplice de Régulus qu'on fait enfermer dans un cof-

frè armé en dedans de pointes de fer? Ce genre de mort est assurément unique. Comment ce même Polibe presque contemporain, Polibe qui était sur les lieux, qui a écrit si supérieurement la guerre de Rome & de Carthage, aurait-il passé sous silence un fait aussi extraordinaire, aussi important, & qui aurait si bien justifié la mauvaise foi dont les Romains en usèrent avec les Carthaginois? Comment ce peuple aurait-il osé violer si barbaquement le droit des gens avec Régulus, dans le temps que les Romains avaient entre leurs mains plusieurs principaux citoyens de Carthage sur lesquels ils auraient pu se venger?

Enfin, Diodore de Sicile rapporte dans un de ses fragmens, que les enfans de Régulus ayant fort maltraité des prisonniers Carthaginois, le Sénat Romain les réprimanda, & fit valoir le droit des gens. N'aurait-il pas permis une juste vengeance aux fils de Régulus, si leur pere avait été assassiné à Carthage? L'histoire du supplice de Régulus s'établit avec le temps, la haine contre Carthage lui



donna cours; Horace la chanta, & on n'en douta plus.

Si nous jettons les yeux sur les premiers temps de notre histoire de France, tout en est peut-être aussi faux qu'obscur & dégoûtant; du moins il est bien difficile de croire l'aventure de Childeric & d'une Bazine femme d'un Bazin, & d'un capitaine Romain élu roi des Francs qui n'avaient point encor de rois.

Grégoire de Tours est notre Hérodote, à cela près que le Tourangeau est moins amusant, moins élégant que le Grec. Les moines qui écrivirent après Grégoire furent-ils plus éclairés & plus véridiques? ne prodiguèrent-ils pas quelquefois des louanges un peu outrées à des assassins qui leur avaient donné des terres? Ne chargerent-ils jamais d'opprobres des Princes sages qui ne leur avaient rien donné?

Je fais bien que les Francs qui envahirent la Gaule furent plus cruels que les Lombards qui s'emparèrent de l'Italie, & que les Visigoths qui régnerent en Espagne. On voit

autant de meurtres, autant d'affassinats dans les annales des Clovis, des Thierris, des Childebert, des Chilperics & des Clotaires, que dans celles des rois de Juda & d'Israël. Rien n'est assurément plus sauvage que ces temps barbares; cependant, n'est-il pas permis de douter du supplice de la reine Brunehaut?

Elle était âgée de près de quatre-vingt ans quand elle mourut en 613 ou 614. Frédégaire qui écrivait sur la fin du huitième siècle, cent cinquante ans après la mort de Brunehaut, (& non pas dans le septième siècle, comme il est dit dans l'abrégé chronologique par une faute d'impression) Frédégaire, dis-je, nous assure que le roi Clotaire, prince très-pieux, très-craignant Dieu, humain, patient, débonnaire, fit promener la reine Brunehaut sur un chameau autour de son camp, ensuite la fit attacher par les cheveux, par un bras & par une jambe à la queue d'une cavale indomptée, qui la traîna vivante sur les chemins, lui fracassa la tête sur les cailloux, la mit en pièces, après quoi

elle fut brûlée & réduite en cendres. Ce chameau, cette cavale indomptée, une reine de quatre-vingt ans attachée par les cheveux & par un pied à la queue de cette cavale, ne sont pas des choses bien communes.

Il est peut-être difficile que le peu de cheveux d'une femme de cet âge puissent tenir à une queue, & qu'on soit lié à la fois à cette queue par les cheveux & par un pied. Et comment eut-on la pieuse attention d'inhumer Brunehaut dans un tombeau à Autun, après l'avoir brûlée dans un camp? Les moines Frédegair & Aimoin le disent, mais ces moines sont-ils des de Thou & des Humes?

Il y a un autre tombeau érigé à cette reine au quinzième siècle dans l'abbaye de St. Martin d'Autun qu'elle avait fondée. On a trouvé dans ce sépulcre un reste d'éperon. C'était, dit-on, l'éperon qu'on mit aux flancs de la cavale indomptée. C'est dommage qu'on n'y ait pas trouvé aussi la corne du chameau sur lequel on avait fait monter la reine. N'est-il pas possible que cet éperon y ait été mis par inadvertance, ou plutôt par

honneur? Car, au 15^e. siecle un éperon doré était une grande marque d'honneur. En un mot, n'est-il pas raisonnable de suspendre son jugement sur cette étrange aventure si mal constatée? Il est vrai que Pâquier dit que la mort de Brunehaut *avait été prédite par la Sibylle.*

Tous ces siècles de barbarie sont des siècles d'horreurs & de miracles. Mais faudra-t-il croire tout ce que les moines ont écrit? Ils étaient presque les seuls qui sussent lire & écrire, lorsque Charlemagne ne savait pas signer son nom. Ils nous ont instruit de la date de quelques grands événemens. Nous croyons avec eux que Charles Martel battit les Sarrazins; mais qu'il en ait tué trois cens soixante mille dans la bataille, en vérité c'est beaucoup.

Ils disent que Clovis, second du nom, devint fou; la chose n'est pas impossible; mais que Dieu ait affligé son cerveau pour le punir d'avoir pris un bras de St. Denis dans l'Eglise de ces moines pour le mettre dans son oratoire, cela n'est pas si vraisemblable.

Si on n'avait que de pareils contes à retrancher de l'histoire de France, ou plutôt de l'histoire des rois Francs & de leurs maîtres, on pourrait s'efforcer de la lire. Mais comment supporter les mensonges grossiers dont elle est pleine? On y assiege continuellement des villes & des forteresses qui n'existaient pas. Il n'y avait par-delà le Rhin que des bourgades sans murs, défendues par des palissades de pieux, & par des fossés. On fait que ce n'est que sous Henri l'Oiseleur, vers l'an neuf cens vingt, que la Germanie eut des villes murées & fortifiées. Enfin, tous les détails de ces temps-là sont autant de fables, & qui pis est, de fables ennuyeuses.

